

BIBLIOTHÈQUE DE BABEL

*Les Éditions du Littéraire ne sont pas concernées par ce qu'attend le « public ».
Il existe des éditeurs commerciaux qui servent le public et répondent à ses attentes.*

*Par ailleurs, si des livres nous semblent porteurs d'une forme d'individualité,
d'intelligence, de talent, en un mot porter ce sens vivant qu'est la littérature – avec une
qualité qui aurait les habits de l'authenticité – nous les publions.*

Nous reconnaissons le droit à l'excentricité !

BUCARELLI-ROMA

Du même auteur

LA FABLE DOCUMENTAIRE, Champion, 2017

LES OMBRES PORTÉES, Triartis, 2016

EDGAR QUINET POÈTE ET THÉORICIEN DE LA POÉSIE, Champion, 2015

ROME SOUTERRAINE DE CHARLES DIDIER, Droz, 2007

BORDEAUX EN MOUVEMENT. TRANSMISSION D'UNE MÉMOIRE VITICOLE (avec des illustrations d'Arnaud Faugas), Mollat/Académie du vin de Bordeaux, 2007

LA RELIGION DE ZOLA, Champion, 2003, puis Champion Classiques, collection « Essais » (n°4), 2006

LA LOGE, L'Harmattan, 2002

LE LIEU CACHÉ, L'Harmattan, 1999, prix Émile Faguet de critique littéraire, Médaille d'argent de l'Académie française, 1999

L'ÉCHO DU DEDANS, Klincksieck, 1997

LE VIN ET L'ENCRE, Mollat, 1997

Sur l'auteur

Ancienne élève de l'École normale supérieure Ulm, professeur des universités, Sophie Guermès est l'auteur de plusieurs essais sur la poésie et le roman des XIX^e et XX^e siècles. Elle a aussi écrit deux livres sur le vin, et deux récits. Séjournant souvent en Italie, elle mène depuis une quinzaine d'années des recherches sur Rome dans la littérature et les arts.

SOPHIE GUERMÈS

Bucarelli-Roma

Roman

Éditions du Littéraire
70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

© Sophie Guermès
© Les éditions du Littéraire, décembre 2018
pour la présente édition
© Archivio centrale dello Stato, Roma,
pour la photographie de Palma Bucarelli

ISBN 978-2-919318-50-6
ISSN 2257-5693

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.com

ELLE A L'AIR terrible, rousse, chemisier blanc et tailleur beige à rayures, droite et élégante comme de coutume, quand elle pose à côté des cartons laissés sur son bureau. Yeux perçants, bouche amincie par l'âge, elle fixe l'objectif avec ce mélange de détermination et de courage qui ne l'a jamais quittée. S'y ajoute un implacable reproche. On l'a offensée. La tsarine part en exil. « La Galerie, c'est moi », avait-elle l'habitude de déclarer. Cette Galerie, explorée avant la Seconde Guerre mondiale, elle l'avait dirigée pendant plus de trente ans ; elle occupait encore l'appartement de fonction qu'on avait eu la courtoisie de lui laisser, dix ans après sa retraite. À moins que la courtoisie ait seulement été le masque de la peur, car son successeur la connaissait suffisamment pour vouloir s'épargner non seulement des remontrances, mais encore le mépris de tous les artistes dont elle était l'amie, de sorte qu'ils avaient été encore trois à la maintenir, tour à tour, avec déférence, dans ce lieu qu'elle avait fait sien, jusqu'à ce que le quatrième surintendant nommé, pourtant co-signataire, cette année-là, d'un de ses livres, prenne cette mesure radicale, osée, inimaginable et soulageante pour tous sauf pour elle, d'où ce regard impitoyable d'impératrice digne et blessée.

Elle ne finira donc pas ses jours dans ces pièces vastes et claires donnant sur la terrasse où elle a posé, belle, sobre et altière, pour des photos officielles, les pins parasols ressemblant, derrière elle, aux éventails de plume récemment disparus des cérémonies vaticanes par la volonté du pape actuel. On avait profité d'un moment d'affliction, le deuil qui la privait du compagnon de toute une vie, rencontré à vingt-six ans, presque en même

temps que la Galerie, épousé tardivement, seulement lorsqu'il était devenu libre. À peine semblait-elle s'en remettre, résignée à la perte de ce vieux mari qui l'avait adorée et venait de mourir à quatre-vingt-treize ans, qu'on s'était empressé de lui signifier la nécessité de partir – autant dire de mourir elle aussi, car on savait bien ce que représentait ce lieu pour elle. En l'en chassant, on l'amputait d'une partie d'elle-même, la plus essentielle, la meilleure. Désormais elle errerait comme une âme en peine entre le souvenir de cet appartement avec lequel elle ne faisait qu'un, et celui du logement où son époux avait continué de vivre, même après leur mariage, s'y étant installé en 1940. Elle y était souvent venue, trouvant toutefois plus sage d'habiter ailleurs pour ne pas compromettre les chances d'une éventuelle annulation de l'union qu'il avait contractée avant de la connaître, et qui finit par arriver, alors qu'ils ne l'attendaient plus, en 1957, trente-et-un ans après ce premier mariage. Il voyageait beaucoup, elle l'accompagnait autant que possible, et il faisait de même quand elle sillonnait le Latium pour inventorier les œuvres d'art contenues dans la moindre église isolée au fond de la campagne romaine ; mais ils vivaient séparés, lui, dans l'appartement de la rue du Vingt-Septembre, à l'angle des Quatre-Fontaines, elle dans différents hôtels autour de la via Veneto puis dans un appartement voisin de la Galerie, où elle resta dix ans avant d'emménager dans le logement de fonction qu'elle s'apprêtait désormais à quitter. Elle préférait vivre seule, pour éviter d'être en constante représentation autant que pour travailler en paix, et dormir seule. C'est ainsi, par l'éloignement, qu'elle avait maintenu dans une forme d'adoration perpétuelle les hommes qui l'avaient aimée.

Elle haïssait les déménagements, sans doute pour en avoir trop souffert enfant, abandonnant Rome à l'âge de quatre ans pour une série d'endroits laissés les uns après

les autres, en fonction des mutations de son père : Comacchio, Modène, Nonantola, Bologne, puis, hors de l'Émilie-Romagne, Ancône, Venise, Tripoli. Lorsque ses parents étaient revenus vivre à Rome, elle s'était dit qu'elle n'habiterait plus nulle part ailleurs. Et c'était tard, à trente ans passés, alors même qu'elle avait déjà eu deux amants et beaucoup voyagé, qu'elle s'était décidée à quitter le domicile familial du Trastevere pour s'établir dans un quartier – le nord-est de la ville, entre la Villa Borghèse et Parioli – où elle vivrait jusqu'à sa mort, cinquante-six ans plus tard, ne changeant d'appartement que trois fois au cours de cette longue période, et la troisième fois par obligation, sans s'éloigner plus que de raison, d'ailleurs, seulement un peu plus à l'ouest de sa chère Galerie, supervisant avec exactitude le transfert des cartons où étaient soigneusement emballés non seulement les livres et les objets, mais aussi les innombrables vêtements, toujours luxueux, qu'elle aimait collectionner. Ses tableaux, eux, suivraient à part, et elle avait prévu de faire don du plus grand nombre d'entre eux à la Galerie.

Pourquoi ces cartons bien en évidence au premier plan, objets qui détonent dans cette atmosphère raffinée, parmi ces toiles encore accrochées aux murs ? Irruption du profane au cœur du sacré, du rien au milieu du tout ; matière pauvre, sans valeur, dont il n'est même pas sûr que les artistes qu'elle a contribué à rendre célèbres se soient servi, à l'exception d'un ou deux... Oui, c'est peut-être ce qu'elle a voulu, l'effet recherché, l'équivalent visuel d'une dissonance. Et encore autre chose : ces deux cartons ont la fonction des insectes dans les natures mortes des maîtres anciens. Ils indiquent le passage du temps.

Rien n'est donc destiné à durer, pas même dans la ville éternelle ? Elle rassemble quelques feuilles qui vont rejoindre des cahiers déjà placés dans un carton. Tout

passer par ses mains : elle ne laisserait à personne le soin de ranger à sa place, et il en a toujours été ainsi. Elle seule sait où doivent être les choses. Pendant trente-quatre ans, c'est elle qui a décidé de l'endroit où accrocher chaque toile. Tout a été pensé, mûri, en fonction de ses choix et de sa volonté. Elle a régné sans partage sur cet espace qu'il lui arrivait souvent d'arpenter sinon en rêve – elle affirmait ne pas rêver –, du moins, avant de s'endormir, repassant de salle en salle, inspectrice de travaux jamais finis. Puis, lorsqu'elle avait perdu le contrôle du musée – l'horloge s'étant arrêtée sur la date fatidique du 16 mars 1975, qui marquait son soixante-cinquième anniversaire – elle avait eu la satisfaction de constater que ses successeurs étaient restés entre deux et quatre ans, soit environ dix fois moins longtemps qu'elle, comme ces papes qu'on dit « de transition », élus à l'issue d'un long pontificat, et dont on sait d'emblée qu'ils ne marqueront pas l'Histoire. Les directeurs, pendant les dix ans qui venaient de s'écouler, n'avaient fondamentalement pas changé grand-chose à l'aménagement de ce qu'elle considérait toujours comme son territoire – comme s'ils n'avaient pas osé, modifiant seulement l'agencement des pièces pour une exposition temporaire. Et c'est cette peur sacrilège qui les avait tous retenus d'accomplir ce que le nouveau venu, en 1985, avait décidé, la profanation qui la jetait brusquement à la rue – telle était son impression, depuis qu'elle avait appris la nouvelle –, la chassant, la déboulonnant.

On aurait très bien pu la laisser là jusqu'à sa mort. C'est ce qu'elle avait immédiatement pensé après avoir lu la lettre, moyen lâche et officiel qui lui signifiait la nécessité d'un départ imminent. À soixante-quinze ans, l'espérance de vie est réduite. Le premier moment de fureur passé, elle avait d'abord imaginé d'aller plaider sa cause en invoquant cette raison ; il était possible que la procédure d'expulsion – car c'était ainsi qu'elle concevait ce qui lui

arrivait – fût illégale quand il s’agissait de personnes ayant atteint cet âge ; elle aurait aussi pu demander à ses amis – certes, beaucoup d’entre eux étaient morts, mais il lui en restait tout de même dans le monde des gens qui comptaient, parmi les artistes et les mécènes – d’adresser une lettre de soutien, ou de protestation, rappelant tout ce qu’elle avait fait pour la Galerie depuis près d’un demi-siècle : enrichir celle-ci de manière considérable par d’innombrables acquisitions, lui donner un rayonnement international, rendre célèbres des inconnus aujourd’hui considérés comme des peintres et des sculpteurs de premier plan ; enfin, manifester constamment son patriotisme, non seulement en ne cessant de promouvoir les artistes italiens, mais en n’ayant pas hésité à mettre en péril sa propre vie pendant de longs mois par d’incessants trajets entre Rome et Caprarola, puis entre Caprarola et le Château Saint-Ange, pour sauver des chefs-d’œuvre menacés de disparaître sous les bombardements.

... Mais ils savent tout cela... Et cela n’a pas empêché celui qui, par un jeu de mots sur son nom, a été rebaptisé « l’odieux », de prendre une telle décision, abrité derrière l’avis collectif du conseil d’administration. Elle aura la satisfaction, deux ans plus tard, de lire dans un grand quotidien national, sous la plume d’un peintre dont il venait de refuser la donation, qu’on ne pouvait raisonnablement considérer cet individu comme compétent en art contemporain, ni, par conséquent, connu dans ce domaine, aussi bien en Italie qu’à l’étranger. Et en effet, son travail, avant sa nomination, ne concernait que le XVI^e siècle. Il avait mis dans la balance la donation des vingt-cinq toiles et sa démission, arguant de la piètre qualité des tableaux d’un peintre dont, aux yeux de certains, le principal titre de gloire était de s’être illustré dans la Résistance. Peut-être n’avait-il, sur le fond, pas tout à fait tort ; mais de fait lui-même n’avait pas non

plus sa place dans une Galerie qu'il aimait d'ailleurs si peu qu'après en avoir chassé la légendaire surintendante, il s'était refusé à reprendre l'appartement désormais libéré, préférant continuer d'habiter quelques pièces du Palais Saint-Michel bordant le Tibre au sud de la ville, et qui était plus conforme à ses goûts.

La décision d'éviction avait été préparée par des avis rendus publics, ceux d'un député, particulièrement offensif – il la détestait depuis toujours –, fils d'un peintre qui n'avait pas de toile à la Galerie, et ami d'un autre dans le même cas : on trouvait impensable qu'elle n'ait pas encore quitté les lieux. Mais on n'osait pas lui donner congé. Elle le savait, et tenait tête, comme de coutume. Elle avait eu beaucoup d'ennemis, et tant qu'on cherchait à lui nuire, elle existait. Les ennemis, répétait-elle, étaient utiles parce qu'ils lui faisaient de la publicité. Ses premiers adversaires avaient été des femmes : si elle s'était offert le luxe de n'avoir jamais envié personne, elle-même n'avait pas été épargnée par la jalousie ; mais elle s'était vite aperçue que les hommes ne seraient pas tous des alliés : beaucoup lui avaient voué une haine tenace, soit pour avoir été éconduits – on la disait insensible aux flatteries –, soit parce qu'ils considéraient qu'elle avait eu trop jeune trop de pouvoir. Puis, ils lui avaient reproché ses choix en matière de peinture, son goût de plus en plus net pour l'abstraction, sa politique d'achats, qui laissait des lacunes dans les collections : « un seul Cézanne », répétaient-ils, « un seul Van Gogh, de surcroît médiocre », trop de déséquilibres entre des peintres italiens de second ordre surreprésentés, et la rareté des Kandinsky, Klee et Mondrian – mais, vu les sommes mises à sa disposition, ses acquisitions tenaient déjà du miracle ; son mépris pour Chirico (qui le lui avait bien rendu, parlant de la Galerie comme du « musée des horreurs ») et son admiration pour Fautrier ; enfin, quand il s'était agi de la pousser

définitivement hors des murs, une incurie dans la gestion de problèmes essentiels, au premier rang desquels la sécurité des œuvres. Cette critique l'avait particulièrement blessée, bien qu'elle n'ait laissé paraître, comme de coutume, la moindre émotion, car elle ne voyait pas de commune mesure entre les risques que pouvait faire courir le manque de personnel et les bombardements capables d'anéantir en une fraction de seconde le travail de dizaines d'artistes, danger dont elle avait préservé le musée.

Ces derniers mois, on lui avait reproché, jusque dans la presse où un critique d'art ancien, qu'elle avait pourtant beaucoup aidé, se déchaînait particulièrement, tout et son contraire : d'avoir trop favorisé les Italiens, ou bien les étrangers. Un seul point était concordant : tous les artistes qui figuraient dans les « tristes salles » aménagées par elle étaient mineurs. Elle avait donc dépensé l'argent public et celui des mécènes qui s'étaient laissé entraîner par ignorance ou par snobisme, craignant de ne pas être à la mode, pour l'achat de toiles sans valeur. Les plus perfides ironisaient sur le fait qu'elle et le camarade de jeunesse qui soutenait le plus sa promotion de l'art moderne – il était devenu sur le tard son amant, mais cela, elle ne l'avouerait que cinq ans après la mort de cet homme resté marié, et un an avant sa propre mort – avaient systématiquement écarté de la Galerie les toiles de peintres fascistes, alors qu'eux-mêmes avaient fréquenté avant la guerre des proches de Mussolini.

Toutes ces accusations sont ignobles, mais on ne manquerait pas de les lui rappeler si elle tentait de rester encore. Elle ne s'est d'ailleurs jamais montrée faible ou servile, et ne changera rien à son attitude. Aucun de ses détracteurs n'aura le plaisir de la savoir suppliante : elle ne s'abaissera pas à demander une faveur.